



Hypotheses fingo. Récits, scenarii et résistance au phénoménisme dans les sciences du langage

Didier Samain

► To cite this version:

Didier Samain. Hypotheses fingo. Récits, scenarii et résistance au phénoménisme dans les sciences du langage. Narrative Matters 2014: Narrative Knowing/Récit et Savoir, Sylvie Patron, Brian Schiff, Jun 2014, Paris, France. hal-01127771v2

HAL Id: hal-01127771

<https://hal.science/hal-01127771v2>

Submitted on 14 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HYPOTHESES FINGO. RÉCITS, SCENARII ET RÉSISTANCE AU PHÉNOMÉNISME DANS LES SCIENCES DU LANGAGE

I. Présentation : *Hypotheses non fingo*

1.1. Le principe d'abstinence ontologique et la disparition des récits

Si le concept d'hypothèse existe depuis l'antiquité, notamment en astronomie, il semble que cette dernière ait longtemps été considérée comme une simple convention, voire un postulat. C'est encore le cas à l'orée de la Renaissance, ce qui permet à Copernic de présenter prudemment sous cette forme l'hypothèse héliocentrique dans son *De revolutionibus orbium coelestium*. Les savoirs ont simultanément d'autres formes, telle celle illustrée par les *Carnets* de Leonard, mais ils sont alors considérés comme des arts et non des sciences. Un changement s'esquisse à l'orée du 17^{ème} siècle, et c'est pourquoi, contrairement à son illustre prédécesseur, Képler annonce qu'il fera de l'astronomie « non hypothesibus fictiis, sed physicis causis »¹. Ce changement de régime épistémologique se concrétise peu après dans le fameux « hypotheses non fingo » de Newton :

J'ai rendu compte jusqu'ici des phénomènes célestes [...] par la force de la gravitation, mais je n'ai pas encore assigné de cause [*causa*] à la gravitation. [...] De fait, il ne m'a pas encore été possible de déduire des phénomènes la raison [*ratio*] de ces propriétés de la gravitation, et je n'invente pas d'hypothèses. Car tout ce qui n'est pas déduit des phénomènes doit être appelé *hypothèse* ; et les hypothèses, qu'elles soient métaphysiques, ou physiques, ou de qualités occultes, ou mécaniques, n'ont pas leur place dans la *philosophie expérimentale*. (1726, p. 530. Souligné par l'auteur. Ma traduction.)

En d'autres termes, le savoir empirique n'est solide qu'en posant ses limites : il s'agit d'établir des corrélations entre les événements observables, en s'abstenant de spéculer sur la nature même desdits mécanismes. Ce principe d'abstinence épistémologique énonce un programme d'inspiration déjà phénoméniste, dont on considère traditionnellement qu'il a culminé en physique avec Mach, dont l'argument (qu'il importe peu de discuter ici) est en substance que, dès lors que les causalités singulières ne sont jamais accessibles, le récit qu'on en fournit ne peut être que fictionnel. L'étude des phénomènes doit donc se limiter aux faits observables :

Lorsque nous parlons de cause et d'effets, nous faisons arbitrairement ressortir, dans la copie mentale d'un fait, les circonstances dont nous devons *estimer* l'enchaînement dans la direction qui est importante pour nous. Dans la nature, il n'y a ni causes, ni effets. (1904, p. 451. Trad. Bertrand.)

[...] Nous devons limiter notre science physique à l'expression des *faits observables*, sans construire des hypothèses *derrière* ces faits, où plus rien n'existe qui puisse être conçu ou prouvé. (*Ibid.*, p. 465. Soulignements de l'auteur.)

Si le débat entre réalisme, phénoménisme et conventionnalisme n'est toujours pas tranché, force est de constater que cette abstinence ontologique trouve de nouveaux appuis aujourd'hui, notamment dans les disciplines numérisées ou en voie du numérisation, dont beaucoup tendent en effet à abandonner tout conception iconique de la modélisation au profit d'approches plus constructivistes, dont le maître mot devient celui de *simulation*². – Un modèle mathématique utilisé, par exemple, pour décrire une dynamique de peuplement est en mesure de produire des prédictions fiables, mais il n'est pas pour autant supposé décrire le « réel », car ces prédictions sont obtenues indépendamment de la nature des causalités effectives à l'œuvre dans ce « réel », et donc indépendamment du *récit* objectif qu'on en peut faire³. C'est là un exemple d'école de simulation. Certes, le recours à l'analogie reste possible, c'est par exemple le cas de la théorie des jeux en économie, mais cette analogie n'implique alors aucune naturalisation. Tout au plus parlera-t-on de *scénario*, au prix d'un engagement

¹ « Coepi dicere, me totam astronomiam non hypothesibus fictiis, sed physicis causis hoc opere tradere. » (Kepler, 1860, p. 156.) L'empirisme considèrera plus tard la cause elle-même comme une « fiction ». Cette conception sera exposée plus loin.

² Cf. la présentation qu'en fait Varenne (2011), et Blanckaert, Léon, Samain (2015).

³ Voir par exemple Archeomedes (1998) et la polémique qui a suivi dans *Les petits cahiers d'Anatole* (2000).

ontologique minimal : au lieu de noter simplement des corrélations, on propose une interprétation empirique possible, non exclusive, de ces corrélations.

1.2. Et dans les sciences du langage ?

En ce qui concerne les sciences du langage modernes⁴, leur épistémologie semble voisine. Schématiquement, on peut en effet considérer que, jusqu'au 18^{ème} siècle, la réflexion occidentale sur le langage emprunte deux voies distinctes. Une voie technique, celle de la description grammaticale des langues, et un chemin plus spéculatif, avec notamment des hypothèses sur l'origine du langage : est-ce que le premier langage a été composé d'onomatopées ? Est-ce un pur langage d'action (des interjections accompagnant l'effort par exemple) ? Ces deux voies peuvent fort bien être, et sont souvent, pratiquées par le même auteur, mais il reste qu'hypothèses et technique voyagent en principe séparément, tels Vinci et Copernic. Or les choses changent au 19^{ème} siècle, non pas tant parce qu'on se met à comparer des langues empiriques, ce qui n'était pas nouveau, mais à la manière d'un tournant newtonien. En témoigne le fameux article de la Société de Linguistique de Paris, interdisant toute communication sur l'origine du langage.

3. Statuts de la Société de Linguistique de Paris approuvés par décision ministérielle du 8 mars 1866.

Article premier. – La Société de Linguistique a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique. Tout autre objet d'études est rigoureusement interdit.

Article deux. – La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle.

Plus de *fiction* donc. Il en est d'ailleurs un trait significatif : le changement de traitement des interjections. C'est en effet avec la grammaire comparée, et seulement avec elle, que cette catégorie grammaticale, toujours peu ou prou considérée comme marginale, est traitée comme un mot ordinaire, c'est-à-dire par des procédures qui privilégient ses traits morphosyntaxiques, sans spéculer sur sa supposée motivation.

Ce changement semble avoir été progressif et assez général, et le concept d'indo-européen a suivi une évolution analogue. Si Schleicher s'enthousiasme encore à l'idée de reconstruire la *Ursprache* indo-européenne, au point d'écrire une fable dans cette langue putative⁵, non seulement l'espoir de reconstituer la langue mère se révèle rapidement illusoire, mais la dernière grande génération comparatiste⁶ en tire les conséquences en ne traitant plus les racines indo-européennes comme de véritables étymons d'une protolangue disparue mais, plus prudemment, comme la simple notation d'un réseau de correspondances entre les langues attestées. Cette interprétation simplement formelle de l'étymon indo-européen se retrouve sans changement chez Hjelmslev, qui le définit (1963, p. 37) comme une fonction constante entre les éléments d'expression d'une série de langues indo-européennes anciennes. – Dès lors que la même correspondance se retrouve dans les mêmes conditions dans tous les mots considérés, dit Hjelmslev, au lieu d'énumérer des correspondances entre *m* de *L*₁, *m* de *L*₂, etc., on parlera d'un *m* indo-européen, noté **m*, dans lequel l'astérisque indique que « c'est une formule indiquant une fonction d'éléments ». S'il est donc manifeste que ces « formules » notent des concordances et non une entité matérielle « langue primitive indo-européenne », Hjelmslev n'en vient pas pour autant à considérer cette reconstruction comme un pur artifice, pas plus qu'il ne rejette l'idée même d'indo-européen. En cherchant à sa manière un équilibre newtonien entre conventionnalisme et réalisme, son œuvre représente à cet égard une forme très aboutie de ce qu'on a appelé le structuralisme. Elle échappe en particulier à l'illusion scientifique classique qui consiste à assimiler les régularités mises en évidence à des propriétés des *choses*, une illusion que les avatars journalistiques du structuralisme, voire ses versions « sérieuses », n'ont pas toujours su éviter. L'étape ultime de cette désontologisation du concept de langue mère fut initiée par un autre « structuraliste », N. Trubeckoj [Trubetzkoy], qui dans un texte publié en 1939 a remis en cause le peu de contenu diachronique qui en subsistait chez les comparatistes, en suggérant que des langues peuvent *devenir* indo-européennes par convergence aréale⁷. Exit alors le concept réaliste de parenté, c'est-à-dire le dernier élément d'une histoire objective.

Pour l'histoire des sciences du langage modernes, le problème de l'indo-européen fut sans nul doute un cas limite du phénomène qui nous intéresse ici, puisque cette notion désignait de toute façon un artefact

⁴ On désignera ainsi la grammaire comparée et ce qui a suivi. Non pour invalider les savoirs des périodes antérieures, mais parce que cela correspond à l'introduction d'un nouvel objet (« l'indo-européen ») et d'un terme (*Linguistik*), le tout corrélé à l'émergence disciplinaire des sciences humaines.

⁵ *Avis akvāsas ka* (« Le mouton et les chevaux »). Schleicher (1868).

⁶ Il s'agit du mouvement des néogrammairiens (*Junggrammatiker*) qui s'achève dans les années 30 du siècle suivant, et dont Saussure fut à la fois l'héritier et à bien des égards le plus illustre représentant. Il est surtout connu pour sa thèse du caractère sans exception (*Ausnahmslosigkeit*) des lois phonétiques, qui fit l'objet de malentendus récurrents. En posant que rien n'échappe au déterminisme, y compris les exceptions apparentes à ces lois, cette thèse énonçait un principe régulateur à la Kant, méthodologiquement très proche de la théorie du hasard formulée à la même époque par Cournot.

⁷ Trubetzkoy (1939, p. 81-89). Mais certains linguistes, comme Schuchardt, qui se situaient explicitement en dehors du courant dominant, rejetaient purement et simplement l'idée même de langue mère commune.

hypothétique, construit à partir de régularités observables, ce qui rendait problématique tout engagement ontologique dépassant la simple *description* de ces régularités. Dès lors que l'accès aux réalités singulières demeure par définition hors d'atteinte, *expliquer*, c'est seulement *décrire*. On remarquera au passage que cela rendait consistante l'idée, ensuite généralement vitupérée et tournée en dérision, que la linguistique devait être une « science naturelle ». Entendons qu'il ne s'agissait, ni de « comprendre » (*verstehen*), ni même d'« expliquer » (*erklären*), à moins qu'« expliquer » ne prît cette forme minimaliste qu'est la description.

Le cas de l'indo-européen n'est cependant pas isolé. Un exemple simple de cette impossibilité technique de passer de la description à l'explication, ou, ainsi qu'on va le voir progressivement, du formalisme au récit, est fourni par les théories sémantiques de la même période. Ces dernières, qui rejetaient les universaux cartésiens, se sont en effet efforcées d'asseoir la signification sur une base empiriste qu'elles ont généralement cherchée dans le concept herbartien de représentation, de *Vorstellung*. Le problème est que cette assiette psychologique, fondée sur la singularité des vécus cognitifs, s'est révélée un piège pour les linguistes, car si la signification qu'un sujet donne à un mot n'est que la somme de ses expériences individuelles, on voit mal comment construire sur cette base quelque chose qui serait la signification *linguistique*, c'est-à-dire une signification commune⁸. Même si des échappatoires sont envisageables (à défaut de *signifié* commun, les locuteurs d'un même espace culturel partagent des vécus de signification peu ou prou analogues), c'est un peu le paradoxe de Zénon, ou en langage moderne, celui de l'émergence : une succession d'instantanés concrets, en l'occurrence une série de *Vorstellungen*, de représentations mentales, ne conduit jamais qu'à d'autres *Vorstellungen*, en aucun cas à une *Bedeutung*, à une signification, qu'elle soit linguistique ou phénoménologique. Et il y a du reste tout lieu de penser que, de la *Bedeutung* phénoménologique au signifié linguistique, il subsiste encore un écart logique. En bref, une suite de causalités, fussent-elles accessibles, par exemple la série de mes vécus de signification, reste séparée par un fossé logique et cognitif de ce qu'on est convenu de considérer comme un *signifié*.

En se voulant plus empirique, la description grammaticale, mais ceci ne lui était pas spécifique, se heurtait donc à une aporie : l'impossibilité de suturer le hiatus entre les objets effectivement descriptibles et décrits (les valeurs des unités lexicales), et les causalités singulières qu'on leur attribuait (les vécus mentaux ou phénoménologiques). On se dispensera ici d'exposer le détail, assez technique, de ces difficultés⁹. Il reste que la tentative d'ancrer la signification dans la cognition était techniquement vouée à l'échec, car tout ce qui s'apparente au récit d'une histoire effective – soit, dans le cas qui vient d'être évoqué, la genèse individuelle des significations – semble hors d'état de fournir jamais un outil satisfaisant pour la description linguistique, faute de saturation possible entre les causalités singulières et les objets effectivement décrits.

Les deux cas qui viennent d'être rapidement évoqués présentent donc un trait commun. Dans le premier, le caractère spéculatif de la reconstruction génétique prête flanc au reproche même qu'on adressait aux hypothèses sur l'origine du langage, car si les causalités singulières ne sont pas accessibles, leur reconstruction est une fiction. Les néogrammairiens et leurs héritiers structuralistes en ont tiré les conséquences. Dans le second cas, la nature même de l'objet *langue*, avec ses traits systématiques propres, semble le soustraire par définition aux causalités singulières. Le signifié linguistique n'est pas une représentation mentale, et il n'y a donc de nouveau rien à expliquer, *il faut juste décrire*.

Dans ces conditions, il serait logique que la place de ce qui pouvait fournir matière à explication génétique diminuât en proportion inverse de l'accroissement du savoir empirique et du développement des modélisations. À quoi bon conserver des éléments quasi narratifs, puisqu'ils se révèlent tout à la fois fictionnels et inutiles ? Le linguiste n'a pas besoin d'émettre l'hypothèse d'une langue mère pour travailler sur l'appareil des langues ; il n'a pas soin d'imaginer ce qui se passe dans la tête des locuteurs pour décrire un système grammatical. Et on pourrait continuer : en histoire des sciences, il n'est nul besoin, et il est presque toujours impossible, de reconstituer un contexte de découverte pour définir un contexte de justification, qui seul importe vraiment, etc.

Les raisons de l'appel fait ici aux termes *fiction* et *récit* apparaîtront progressivement. Cela étant, outre que les explications causales prennent volontiers une forme diégétique (nous en découvrirons quelques exemples plus bas), il semble de toute façon fructueux de donner à la notion de « récit » une acception assez large. Techniquement, la description grammaticale est en effet soumise aux mêmes limites que les autres descriptions, elle n'a accès qu'à des corrélations et non à des relations causales, et ce simple fait suggère déjà de rapprocher schéma causal et diégèse. En toute rigueur (c'est un vieil argument empiriste !), évoquer des causes, c'est déjà ajouter du récit, choisir la fiction. Si tous les récits ne présentent certes pas une structure causale, les représentations causales apparaissent bel et bien être, quant à elles, des fictions narratives. Et ces fictions sont, il faut le souligner, différentes dans leur esprit des *fictions méthodologiques conscientes* que sont les simulations par lesquelles l'alternative entre réalisme et phénoménisme se résout actuellement, et *dialectiquement* pourrait-

⁸ Voir Samain (2015b).

⁹ La seule solution ici a été le recours à l'intentionnalité (le *Meinen*) c'est-à-dire l'ajout d'un paramètre extérieur. C'est un point que je ne puis développer ici. Sur le hiatus *Vorstellung/Bedeutung*, cf. Samain, *ibid.*

on dire¹⁰. Quoi qu'il en soit, hormis de telles simulations, on pourrait donc s'attendre à ce que la description, surtout dans les sciences humaines, compte tenu du caractère artefactuel de leurs objets¹¹, opte pour un phénoménisme prudent, tel celui dont faisait preuve Newton. Dans les langues naturelles, comme chez un Linné ou un Candolle, cette prudence porte un nom, c'est la taxinomie.

1.2. Problème. Bizarrement ce n'est pas ce qui s'est passé

Pour des raisons, dont nous venons de voir qu'elles ne sont pas philosophiques ou principielles mais simplement techniques, la taxinomie est un choix raisonnable. Car que faire raisonnablement d'autre quand on est linguiste, et qu'il n'y a surtout, pour un linguiste, rien à chercher « avant » les langues, dans une émergence mythifiée du langage, ou au-delà des langues, dans une grammaire universelle sans corrélats formels observables ? Bizarrement, une volonté explicative a persisté, non dans le cadre de la distinction devenue usuelle entre expliquer et comprendre, mais en référence à quelque chose de plus élémentaire, qui fut présenté à tort ou à raison, comme l'une des caractéristiques des sciences « nomothétiques », à savoir la tentative d'une explication *causale* des phénomènes langagiers¹².

À vrai dire, même dans les *Naturwissenschaften*, le phénoménisme d'un Mach avait rencontré des adversaires. L'un des plus célèbres fut Émile Meyerson, qui s'en est pris aussi bien à Comte qu'à Mach, au nom d'une épistémologie réaliste réclamant le droit de rechercher, derrière les lois qui régissent les phénomènes et le symbolisme mathématique qui les exprime, les causes cachées qui expliquent le comportement du réel tel qu'il se présente à l'expérience¹³. Et encore ne s'agissait-il là que d'un réalisme non spéculatif. En sciences du langage, il y a aujourd'hui des gens qui se font forts, avec autant d'enthousiasme que jadis Schleicher, de reconstituer la langue primitive ; et, tant qu'à faire, ils n'ambitionnent plus modestement de retrouver les racines indo-européennes, mais la langue première absolue¹⁴. Dans un registre plus sérieux, la linguistique cognitive a de nouveau le vent en poupe en reprenant, en toute ignorance de cause, nombre d'hypothèses des psychologues allemands d'il y a plus d'un siècle. Il est à nouveau question de genèse ou d'émergence.

Il est vrai aussi qu'à certains égards, la situation s'était compliquée au 19^{ème} siècle. Tandis que la dématérialisation progressive du concept d'indo-européen atteste clairement d'une tendance phénoméniste, certains facteurs ont probablement favorisé un tropisme inverse. Le développement de la psychologie empirique, puis expérimentale, ouvrait en effet de nouvelles perspectives, bientôt appuyées sur un progrès technologique qui a permis l'observation et l'enregistrement de phénomènes objectifs, jusque là très difficilement accessibles. Et ceci encourageait les tentatives de réunir les deux voies jusqu'alors séparées : alors que durant la période précédente, aucune articulation n'est envisagée entre la *spéculation* sur l'origine du langage et la description *technique* des langues, ces deux activités fussent-elles menées par la même personne, la situation était un peu différente au 19^{ème} siècle, suffisamment sans doute pour légitimer l'espoir d'observer les genèses matérielles des structures et de parvenir à des explications de type causal. On peut penser que le succès actuel de la linguistique cognitive, pour ne rien dire de la quête de la langue mère, appelle au moins en partie une explication analogue.

Alors bien sûr, selon la sympathie qu'on a pour telle ou telle position, on peut en appeler à un principe de récurrence, ou d'inertie, ou à une fonction d'oubli. Voire, en termes moins choisis, évoquer l'ignorance des travaux antérieurs et des raisons qui avaient conduit à abandonner ces perspectives. Nul doute que ces facteurs aient joué, mais en même temps, on peut se demander : pourquoi cette persistance, ou cette récurrence ?

Sans par ailleurs sous-estimer les confusions grossières qui nourrissent les tentatives de réduire les phénomènes langagiers à des mécanismes cognitifs et ces derniers à des processus neuraux, la récurrence du naturalisme scientiste ne suffit pas non plus à expliquer la présence de modes de pensée causaux (diégétiques), car ces modes n'ont nul besoin de ce réductionnisme pour exister. Par exemple, on redécouvre régulièrement que les phénomènes sociaux, et donc parmi eux les phénomènes langagiers, présentent une dimension normative non réductible à un substrat cognitif et *a fortiori* neural. Qu'à cela ne tienne ! À qui veut maintenir un récit de type

¹⁰ Cf. ci-dessus I.1.

¹¹ Je ne pense pas que la seule façon de définir la spécificité des sciences humaines, ni désormais la plus prometteuse, soit de les référer à l'herméneutique, et nous verrons du reste que le problème abordé ici n'est pas formulable dans le cadre de l'opposition dilthéyenne (voire rickertienne, cf. note suivante) entre *Natur-* et *Geisteswissenschaften*. Hors du champ de la *Naturwissenschaft*, je ne m'attarde pas sur les réactions qui, du romantisme allemand aux « postmodernismes », ont çà et là récusé l'exigence même de rationalité scientifique. (La mise en perspective historique de Sternhell (2010) s'arrête malheureusement à la guerre froide. Par une ruse de la déraison, l'idéologie des anti-lumières a cessé plus tard, notamment en France, d'être un trait distinctif des penseurs d'extrême droite.) Quelques suggestions sur la spécificité des sciences humaines sont formulées en dehors du cadre classique dans Samain (2014a).

¹² Rappelons pour mémoire que Windelband et Rickert voyaient entre *Natur-* et *Geisteswissenschaften* une différence de méthode, et non d'objet comme Dilthey : tandis que les sciences « nomothétiques » (les *Naturwissenschaften*) subsument les faits particuliers sous des lois générales, les sciences « idiographiques », telle, exemplairement, l'histoire, visent à déterminer la physionomie spécifique des événements. Je reviendrai sur cet aspect en conclusion.

¹³ Cf. notamment Meyerson (1921), et le commentaire qu'en fait Blanché (1969, p. 203-210).

¹⁴ Les spéculations de M. Ruhlen (1994) sont désormais médiatisées au-delà du cercle des spécialistes.

causal, rien n'empêche d'intégrer cette dimension normative au titre de facteur causal parmi d'autres, et c'est précisément ce que fait le plus souvent la sociolinguistique. Autrement dit, la persistance de tels récits n'est donc pas nécessairement imputable au réductionnisme scientifique. Si des facteurs externes ont plus que probablement favorisé leur persistance ou leur récurrence, il n'est nullement évident qu'ils permettent de l'expliquer. Voici, à fins d'illustration, quelques-uns de ces récits.

II. Quelques figures du surplus explicatif

II.1. Les premières linguistiques pragmatiques

En 1885, Philip Wegener publiait sous le titre *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens* un essai qui bénéficie depuis quelques décennies d'un regain d'intérêt, car il atteste d'une attention précoce aux phénomènes pragmatiques et sociolinguistiques. C'est notamment à Wegener qu'on attribue le premier modèle linguistique centré sur le récepteur, ce qui le conduit par exemple à reformuler la vieille question de l'« ordre des idées »¹⁵, en introduisant ce qu'il appelle la *nachträgliche Correctur*, la « correction après coup ». Si je dis par exemple, en sortant du théâtre, *horrible, cette pièce*, j'ajoute après coup le sujet quand je m'aperçois, dit Wegener, que mon interlocuteur ne comprend pas à quoi je fais référence. Cette « correction après coup » est donc chez lui un concept central, fondé sur une conception dialogique et syntagmatique des énoncés. Selon Wegener, cet ordre affectif a été progressivement remplacé par un autre, plus logique et informationnel, qui indique d'abord les éléments de situation, puis le prédicat :

[...] L'exposition [= le contexte. D.S.] est fournie après coup, et cela sous la forme sous laquelle, dans de très, très nombreux cas, la conscience qu'il se doit de fournir une telle exposition finit par apparaître chez le locuteur [...] Ce n'est qu'avec le développement de la langue à des fins artistiques ou d'enseignement que se renforce l'obligation d'antéposer l'exposition au prédicat logique. (1885, p. 38, 40. Ma traduction.)

Il faut distinguer deux grandes classes d'éléments linguistiques, l'exposition et le prédicat, et deux formes d'ordonnement : (1) antéposition du prédicat suivi de l'exposition, soit la forme naïve de la correction après coup, (2) antéposition de l'exposition, suivie du prédicat. La première forme est celle qui domine dans les plus anciens modes de formation de la flexion, de la composition, de la liaison épithétique, de l'apposition, de la formation de la subordonnée. La deuxième forme domine dans les constructions linguistiques modernes et marque un progrès éthique. (*Ibid.*, p. 181.)

À la même époque que Wegener, ce thème condillacien, qui avait reçu de nombreux noms depuis l'époque des Lumières, est également abordé par un psychologue comme Wundt (1900), mais on le trouve aussi chez les linguistes : chez Paul (1880), puis chez Neumann (1929) et Brinkmann (1950). Chez les auteurs francophones, on mentionnera, parmi bien d'autres, Grasserie, qui oppose (1896, p. 189) ordre « direct » et ordre « inversif », ou encore Bally (1950) qui distingue quant à lui entre *séquence progressive* et *séquence anticipatrice*. Quant à la perspective plus proprement dialogique de Wegener, elle se retrouve un peu plus tard chez Voßler (1923)¹⁶. Indépendamment du dialogisme, la question grammaticale est donc intégrée dans un récit évolutionniste où se combinent des fragments de diachronie réelle et un substrat d'histoire mythique comme le dix-huitième siècle avait pu la pratiquer¹⁷.

Deux mots maintenant à propos de l'égyptologue A. Gardiner, connu pour son *Theory of Speech and Language* (1932), et qui se réfère explicitement à Wegener lorsqu'il aborde l'ordre des mots avec les mêmes arguments et des exemples voisins. Ce qui surprend le lecteur d'aujourd'hui lisant ce genre de textes est la multitude d'exemples illustratifs, dont beaucoup ne sont pourtant que de simples expériences de pensée. Des exemples à partir desquels les auteurs s'efforcent néanmoins de décrire des conditions *concrètes* de production et d'interprétation des énoncés. Wegener (1885, p. 70-72) énumère ainsi toutes les situations concrètes dans lesquelles le seul mot *Butterbrot*, « tartine », peut être employé par un enfant. Gardiner (1932, p. 242-252 ; 1989, p. 213-220) consacre quant à lui tout un chapitre à l'analyse du simple énoncé « le lion rugit », déjà longuement analysé par Paul (1880), afin de déterminer si on pense d'abord au lion, ou au rugissement, ou au lion-rugissant. Dans ce cas et dans une infinité d'autres, la problématique s'énonce à nouveau par le biais de l'exemple narratif.

On trouve chez Gardiner un exemple récurrent à l'époque, mais dont l'analyse qu'il en propose confine au surréalisme, celui de la pluie qui tombe : James et Mary sont dans leur salon et James lève soudain la tête et dit *Rain*. Le contexte suffit, trivialement, à rendre compréhensible un tel énoncé, qui est donc « complet », et il

¹⁵ Il s'agit d'un topos de la grammaire générale, thématisé notamment par Condillac.

¹⁶ « Le Français veut des auditeurs qui pensent parallèlement à lui [*mitdenken*]. L'Allemand veut d'abord qu'on l'écoute, et qu'on reconstitue sa pensée ensuite [*nachdenken*]. » Ce qui est dit analytiquement est toujours entendu en même temps synthétiquement. C'est par convention, poursuit Voßler, que le linguiste s'occupe de ce qui est *dit*, pas de ce qui est *entendu*. Les philologues s'occupent plutôt de la lecture et de l'entendre, mais peu du parler. (Voßler, 1923, p. 152 & 153. Ma traduction.)

¹⁷ Ce lien entre l'héritage condillacien et la linguistique « moderne » a été documenté. Voir par exemple Ricken (1978).

suffirait de quelques lignes pour récuser le vieux topos de l'ellipse. Mais Gardiner lui consacre deux chapitres complets, y ajoutant même de petits dessins qui lui ont valu les railleries de Meillet, s'efforçant, à propos de cet exemple *inventé*, de reconstituer quel a été le cours des pensées de James, quelles sont les conséquences de la pluie (la promenade envisagée est... à l'eau, etc.). Le commentaire qui se veut l'analyse d'un acte de langage complet s'épuise ici dans la quête d'une impossible exhaustivité.

Si donc je voulais expliquer ce que signifie la phrase *Rain !*, je n'hésiterais pas à relater tout le cours des réflexions de James, depuis le moment où il a perçu la pluie pour la première fois jusqu'à l'instant précis de l'articulation verbale. La chose-signifiée [*thing-meant*] a grossi comme une boule de neige, chaque nouvelle considération de James augmentant son volume (1989, p. 76. Trad. Douay. Anglais : 1932, p. 80.)

L'expérience de pensée prend ici des allures de roman. Si tant est seulement qu'elle soit une expérience, est-elle seulement une expérience ? Il ne le semble pas. Question corollaire : quel est le rôle de la fable ? Car il est au moins clair que ces analyses ne relèvent pas d'une sociolinguistique digne de ce nom, corrélée à des observables effectifs, et s'apparentent bien davantage aux fictions en usage au 18^{ème} siècle. S'agit-il alors de domaines désertés par le savoir académique et désormais occupés par la *Laienlinguistik*, la « linguistique profane », ou *folk linguistics* comme on l'appelle parfois ? En partie peut-être, dans la mesure où, effectivement, ni Wegener, ni Gardiner, n'étaient à proprement parler des universitaires. Et il est probable que l'Université laissait moins d'espace aux fictions narratives. Reste à savoir si ce facteur fut davantage que conjoncturel. Or, outre que la frontière entre acteurs institutionnels et acteurs profanes était moins tranchée qu'aujourd'hui¹⁸, le travail des mêmes n'est pas purement fictionnel. La grammaire égyptienne de Gardiner reste aujourd'hui encore un ouvrage de référence ; les études dialectologiques de Wegener n'ont pas pris une ride, et présentent de surcroît des éclairages que ne désavouerait pas la sociolinguistique contemporaine. Quant aux acteurs académiques, ils n'étaient pas tous aussi abstinents que les néogrammairiens. Notre question reste donc entière : à quoi sert la mise en fable ? Proposons cette réponse provisoire : la fiction narrative articule le singulier et le général, court-circuite la distinction entre phylogenèse et ontogenèse, alors que le phénoménisme, par définition, les disjoint. C'est ce que nous allons voir rapidement avec deux autres auteurs.

II.2 Deux autres exemples.

Quelques mots d'abord sur un linguiste de la même période, qui fut quant à lui un acteur académique de plein droit, l'un des meilleurs phonéticiens de sa génération et un excellent historien de l'anglais : Otto Jespersen. Dans un ouvrage au titre éloquent¹⁹, Jespersen, qui cite et paraphrase occasionnellement Wegener, affiche la même volonté d'articuler faits de communication quotidienne et faits d'histoire de la langue. Le raccourcissement des formes en contexte familier est possible, précise-t-il, car le locuteur est compris par son entourage.

Il illustre ainsi le principe que nous rencontrons partout : les gens ne prononcent pas distinctement, sauf s'ils sentent que ceci leur est nécessaire pour être compris ; tout ce qui est aisément compris d'après le contexte ou d'après la situation est soit mal articulé, soit totalement omis²⁰. [Ceci s'explique par] la tendance universelle à s'éviter du souci, c'est-à-dire [...] à prononcer le minimum de sons nécessaires pour se faire comprendre. (1894, p. 55-57. Ma traduction.)

« Plus les formes sont courtes et peu nombreuses, estime du reste Jespersen (*ibid.*, p. 14-18), et mieux cela vaut. [...] La structure analytique des langues européennes modernes leur confère une incontestable supériorité sur les états antérieurs des mêmes langues. Les formes prétendument pleines et riches des langues anciennes ne sont pas une beauté mais une difformité. [...] Le raccourcissement des formes dans la langue [anglaise] moderne signifie une diminution d'effort et une économie de temps dans la communication de nos pensées ».

Qu'observe-t-on ici ? Un fait diachronique attesté, en l'occurrence la réduction des flexions indo-européennes, reçoit une interprétation à prétention explicative qui dépasse largement la simple description. Que cette interprétation soit chez Jespersen inspirée par les thèses utilitaristes importe assez peu. Pour en évaluer l'arbitraire, qu'il suffise de se souvenir que, quelques décennies plus tôt, Schleicher l'interprétait *a contrario* comme une dégénérescence²¹. Un point plus théorique demande en revanche à être précisé. Le lecteur est en effet en droit d'objecter que, même si elle est fictionnelle par essence, cette rationalisation *post festum* n'est pas à

¹⁸ Stratification académique et cloisonnement professionnel étaient probablement moins marqués dans l'école de Bismarck que dans l'Éducation Nationale française actuelle, et laissaient un espace à une science commune. Le Directeur d'école P. Wegener rédigea un compte rendu des *Prinzipien...* du Professeur H. Paul, lequel lui répondit, tint compte des observations de son collègue dans une réédition de son ouvrage, et publia à son tour un compte rendu des *Untersuchungen...* Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres. (Wegener, 1882 ; Paul, 1885.)

¹⁹ *Progress in Language*, 1894.

²⁰ Il s'agit d'une paraphrase presque littérale de Wegener. L'explication utilitariste avancée ensuite est en revanche propre à Jespersen.

²¹ La remarque de Jespersen sur la « difformité » des langues anciennes le vise directement.

proprement parler narrative ; et donc de demander ce qui justifie la parenté suggérée ici entre *narration*, *fiction*, et *explication*, en bref quelle analogie unit une véritable structure narrative et ce surplus explicatif. La dernière partie de cet exposé esquissera une réponse.

Voici en attendant une autre illustration de ce surplus. Elle concerne la prédominance des formes d'origine accusative après la disparition des flexions.

Il y a un facteur que je n'ai pas pris en compte, alors qu'on le présente presque partout comme expliquant la majorité des glissements casuels [*case shifting*] dans un grand nombre de langues, je veux dire la *tendance à faire prévaloir le cas objectif sur le cas subjectif*. Ma raison est simplement qu'on ne peut considérer cette tendance comme une cause des glissements casuels : elle ne nous montre pas comment ces derniers sont suscités dans l'esprit du locuteur ; *elle indique la direction du changement et le résultat final, mais non le pourquoi et le comment*. [...]

Par conséquent, tandis que l'antéposition au verbe est la seule à supporter le nominatif, l'accusatif est toujours le cas le plus naturel dans toute autre position [...] (1894, p. 271-272. Soulignements de l'auteur. Ma traduction.)

Nous observons deux choses ici. D'une part, la place accordée à la syntagmatique, c'est-à-dire à la syntaxe telle qu'elle se manifeste objectivement dans une occurrence. Rien d'abstrait en l'occurrence, c'est la syntagmatique effective qui explique le changement syntaxique. D'autre part et surtout, une distinction entre *cause* et *tendance*. En soi, le concept de tendance n'est pas téléologique et accepte le cas échéant une définition phénoméniste, car il suffit de relier des points remarquables attestés pour obtenir un schéma général d'évolution. Il est ensuite possible de proposer des interprétations réalistes ou non réalistes, finalistes ou non finalistes d'un tel schéma, mais il est quant à lui tracé *indépendamment des itinéraires concrets empruntés par le changement*. La tendance a affaire à des causes formelles, non à des causes efficientes. Et c'est bien ce dont Jespersen ne se satisfait pas.

En témoigne de même sa critique des lois phonétiques auxquelles il reproche, non de connaître des exceptions (le reproche qui leur était généralement adressé), mais de ne pas expliquer le *why*, le *pourquoi* des phénomènes :

Une « loi phonétique » n'est pas une explication, mais quelque chose qu'il faut expliquer : elle n'est rien d'autre que le simple énoncé de faits, une formule de correspondance qui ne dit rien des causes du changement et nous sommes donc fondés à chercher à creuser plus profondément et à pénétrer dans la véritable psychologie de la parole. (1922, p. 270. Ma traduction.)

[Si nous attribuons à l'accentuation le traitement qui aboutit à différencier *a* et *one* ou *me* et *moi*], nous n'avons « expliqué » que le changement phonétique secondaire, et non le changement primaire, celui de l'accent primaire, qui est celui de l'accent lui-même, et ce changement est dû aux différences de signification qui affectent le mot lorsque les circonstances varient, c'est-à-dire à la variation de sa valeur pour les besoins de l'échange d'idées. Par delà des principes mécaniques, nous trouvons ici comme ailleurs des principes psychologiques que nul ne peut impunément négliger. (*Ibid.*, p. 273.)

Cette linguistique historique va donc bien au-delà de ce qu'exige la taxinomie, laquelle pourrait (et peut-être devrait) se satisfaire d'être phénoméniste. Et pour qui ne se contente pas de taxinomie pure, il reste possible de constituer un modèle conventionnel, se bornant à marquer des points de départ et d'arrivée, dont on pose qu'une « loi » les associe. La prétention explicative de Jespersen est plus ambitieuse, puisqu'elle prétend décrire les itinéraires objectifs de la transformation. Illusoire ou non, pareille prétention repose sur un postulat : l'accès au réel empirique est accessible, et ce réel est formulable sous forme de principes généraux, ce qui nous ramène à la conception classique des sciences « nomothétiques ». S'agissant de faits historiques, la pétition de principe n'est pas bien loin.

Voici un dernier exemple plus récent, utile pour se convaincre que ce qui pouvait passer pour un avatar tardif des spéculations de la grammaire générale chez quelqu'un comme Gardiner persiste bien au-delà, y compris dans l'empirisme anglo-saxon moderne. Qu'on songe par exemple à certains passages parmi les plus commentés de Quine (1960), à commencer par celui dans lequel l'auteur expose sa thèse sur la traduction radicale (*radical translation*). Imaginons, dit Quine (1960, p. 72), qu'un linguiste en contact avec une langue radicalement inconnue entende un informateur prononcer *gavagai* au passage d'un lapin. La répétition d'expériences de ce genre lui permettra sans doute de corréliser ce type d'énoncé à des situations, mais en aucun cas de savoir si *gavagai* signifie effectivement « lapin » et non, par exemple, « il y a un lapin », ou encore « segment de lapin », voire « lapinité ». Cet apologue exotique visait chez Quine à montrer qu'un énoncé (*utterance*) n'indique pas par lui-même sa composition ; qu'il n'est donc en soi accessible qu'à une approche strictement behavioriste (tel énoncé est corrélé à tel comportement ou situation), tandis que sa sémantique interne reste, sinon en fait du moins en droit, inaccessible à l'expérimentation. Du point de vue épistémologique, l'argument appelle quelques observations qu'on n'exposera pas ici²². Pour le problème qui nous intéresse, observons surtout que cette démonstration est formulée par le biais d'une diégèse et à propos d'une genèse. On

²² J'en formule quelques-unes dans Samain (2014b), sans en remettre en cause la thèse centrale, qui énonce l'impossibilité de principe d'articuler stimulus et signification.

se souviendra par ailleurs que l'essentiel du livre est consacré à l'acquisition des mots et des significations dont Quine propose (1960, p. 108-109) une interprétation classique par phases d'abstraction et de complexification croissantes. Ces phases développementales paraissent à vrai dire plus proches de ce qu'aurait pu imaginer un Condillac que d'une observation clinique. Leur ordre, et même leur formulation obéissent à un schéma narratif²³. Nous voilà donc bel et bien face à quelque chose qui s'apparente à une inertie ou à une récurrence. Il est permis d'y voir un trait archaïque, mais cela ne nous dit pas quel type de savoir cela produit. Une chose est sûre : il est à nouveau question de genèse, ou, pour parler en langage commun d'aujourd'hui, d'émergence. Et dès l'instant que ces gens cherchent à tracer une séquence empirique, à trouver des causalités singulières, ils produisent de la diégèse.

III. Impossible généralité

Un apport philosophique important, un peu négligé, de la linguistique germanophone de la fin du 19^{ème} siècle, qui la distingue de la plupart de ses concurrents de la même période, est l'abandon de toute conception téléologique de l'histoire. Et cela, au risque choisi d'exposer la grammaire historique au reproche qu'aussi bien Comte que Schopenhauer avaient adressé à l'« histoire », et qu'Hubert (1922, p. 329) résumait un peu plus tard en ces termes :

L'histoire est, comme la description, la connaissance d'un système particulier de relations, celles en vertu desquels les événements se déroulent dans le temps à travers les modalités successives dont chacune appelle la suivante sans en contenir la raison. Tel est d'ailleurs, le motif pour lequel Auguste Comte excluait l'histoire du système des sciences fondamentales.

Alors même que leurs détracteurs, notamment francophones, les taxaient (voire les taxent encore) de positivisme phonétique, la position des néogrammairiens se rapprocherait plutôt ici de celle de Rickert²⁴. Ce fait mérite d'autant plus d'être souligné qu'en empruntant à la psychologie herbartienne à l'aube de la psychologie expérimentale, bientôt suivie par la *Gestalt*, ils avaient conservé un matériel conceptuel en voie de péremption. Ce relatif retard épistémologique rend par contraste intéressante une critique adressée à Wilhelm Wundt, l'un des pères de la psychologie expérimentale, par le néogrammairien Hermann Paul. Dans la préface à la quatrième édition de ses *Prinzipien...*, ce dernier reproche en effet à Wundt de ne pas prêter suffisamment attention à l'auditeur. Wundt, dit-il, en substance, fait de la *Völkerpsychologie*, pense pouvoir fournir une explication générique de l'évolution linguistique, alors qu'elle est toujours le résultat des interactions singulières et multiples entre des individus.

Dans la conception que je défends, chaque modification dans l'emploi langagier telle qu'en décrit l'histoire des langues, y compris la plus élémentaire, est déjà le résultat de diverses activités de parole et d'audition chez de nombreux individus²⁵. (1920[1909], p. vi. Ma traduction.)

Le statut de la généralité fait dans ce cas difficulté. S'il n'existe en effet d'autres causes effectives que les interactions individuelles, alors il n'existe pas de système objectif, et pas de théorie réaliste des systèmes. Il en résulte chez les néogrammairiens une tension non résolue entre la postulation maintenue de régularités objectives²⁶ et la prise en compte du caractère toujours singulier des faits de discours. La facette idiographique de cette tension apparaît dans nombre de passages bien connus du *Cours* de Saussure, qui, tout en définissant la langue comme système, ne voit dans les « lois » que de simples phénomènes. La loi synchronique est, dit Saussure (1916, p. 131), « de la même nature que celle qui constaterait que les arbres d'un verger sont disposés en quinconce ». On trouve des propos analogues dans les *Essais de linguistique générale*, où le même affirme que

le langage est un *phénomène* [je souligne] ; il est l'exercice d'une faculté qui est dans l'homme. La langue est l'ensemble des formes concordantes que prend ce phénomène chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée. (2002, p. 129.)

²³ Je me dispense du détail par souci de brièveté, mais cet extrait, que je m'abstiens de traduire pour que sa tonalité narrative soit plus directement perceptible, suffira à en suggérer le ton général : « In the first phase, terms like “mama” and “water” were learned which may be viewed retrospectively as names each of an observed spatiotemporal object. Each of such term was learned by a process of reinforcement and extinction, whereby the spatiotemporal range of application of the term was gradually perfected. The object named is assuredly an observed one, in the sense that the reinforced stimuli proceeded pretty directly from it. » (Quine, 1960, p. 108.)

²⁴ Cf. ci-dessus, note 12. À une époque où le continuum entre science et philosophie était encore normal, la théorie dite de Windelband-Rickert avait irrigué l'espace discursif commun, contraignant en quelque sorte la linguistique à prendre position. Il est difficile de lire, ne serait-ce que Saussure, en négligeant totalement cet arrière-plan.

²⁵ L'argument porte la trace de l'influence de Wegener.

²⁶ D'où les fameuses « lois phonétiques ». Cf. ci-dessus, note 6. Sur l'épistémologie des néogrammairiens, Samain (2014c.)

Et d'ajouter plus loin que

Tout dans la langue est histoire, c'est-à-dire qu'elle est un objet d'analyse historique, et non d'analyse abstraite, qu'elle se compose de faits, et non de lois, que tout ce qui semble organique dans le langage est en réalité contingent et complètement accidentel. (Ibid. p. 149. Souligné par l'auteur.)

Dès lors que l'on rejette, comme le fait Saussure dans ces deux citations, aussi bien le modèle de la *Naturwissenschaft* que toute forme d'holisme vitaliste²⁷, le problème de la généralité se pose inévitablement, car le grammairien a par ailleurs bel et bien affaire à des objets généraux, qu'il s'agisse de parties du discours ou de « la langue », et non à une série indéfinie d'occurrences de parole. L'époque a thématiquement cette difficulté des sciences humaines à articuler le général et le particulier, et il semblait désormais clair que la singularité n'y tombe pas sous la coupe d'une loi générale, mais que la loi générale, ou plus modestement la régularité, y est tout au plus induite des faits particuliers²⁸. Ce problème ne fut, ni spécifique aux seules sciences du langage, ni thématiquement par les seuls philosophes. – Les historiens de l'économie songeront par exemple à la « querelle des méthodes » autour de C. Menger et de l'école autrichienne, qui est synchrone au *Methodenstreit* néogrammarien²⁹.

Dans le cadre explicatif de la *Naturwissenschaft*, il est certes toujours possible d'intégrer de nouvelles variables, par exemple sociolectales, à la description. Mais on voit bien que ces variables forment une série hétérogène et virtuellement infinie, sans véritable perspective de jamais combler le hiatus entre les faits singuliers, qui relèvent de l'expérience quotidienne et ne sont pas des observables scientifiques dans l'acception stricte du terme, et les faits génériques, qu'ils soient normatifs, artefactuels, ou statistiques. L'objection idiographique de Paul ou de Saussure reste alors entière : les singularités, entre autres, les décisions des individus, ne sont pas réductibles.

Si cette difficulté fut donc entrevue et parfois conceptualisée chez ces auteurs, le recours à la fiction narrative chez d'autres, voire chez les mêmes dans d'autres contextes, *non sur le mode moderne de la simulation* (cf. I.1), mais bel et bien sous la forme d'une histoire singulière, ce recours peut sans doute s'interpréter comme l'indice ou l'effet de cette difficulté jamais vraiment résolue. La fiction diégétique vient suturer tant bien que mal le hiatus resté béant entre les systèmes symboliques – e.g. le métalangage grammatical – et le réel des faits langagiers.

Comment alors interpréter la récurrence de la diégèse ? Plusieurs explications peuvent être avancées, dont la plausibilité, et la compatibilité varient sans doute selon les époques. Pour résumer ce qui précède, on peut distinguer trois mécanismes.

Il y a d'abord le fait banal qu'en l'absence de données expérimentales, la narration joue en grammaire le rôle anthropologique de structuration de l'expérience qu'elle joue partout. Ce mécanisme excède bien évidemment, non seulement le cadre de la linguistique, mais aussi celui du discours scientifique. Il est universel et vaut, le cas échéant, prophétie autoréalisatrice. *Au commencement était le récit*, pourrait-on dire. S'agissant du champ grammatical, on peut raisonnablement attribuer à ce mécanisme l'essentiel des réflexions sur l'origine du langage jusqu'au 19^{ème} siècle.

Pourquoi le récit a-t-il persisté ensuite, quand l'heure n'était plus au discours mythique (cf. I.2) ? Ainsi qu'on l'a vu, les spéculations sur l'origine, ou du moins sur les commencements, ont trouvé de manière un peu paradoxale une nouvelle légitimité dans le développement des sciences humaines d'une part, des technologies d'enregistrement d'autre part. C'est ce qui s'est passé à l'ère du positivisme. Et qui se reproduit sans doute aujourd'hui.

Pourquoi cela enfin continue-t-il ? Il y a l'oubli certes. Mais il résulte de ce qui précède qu'on ne peut sous-estimer ici le hiatus constitutif qui fonde la description grammaticale et sans doute les sciences dites humaines, pour lesquelles *le consensus reste à trouver sur les moyens d'une suture possible entre les causalités singulières et les objets effectivement décrits*. Dans ces conditions, ce qui vient, de manière récurrente, combler ce hiatus, a la forme d'un récit, comme si ces disciplines peinaient à intérioriser l'idée que la notion même de causalité est un simple artefact narratif. Il est du moins clair, mais ceci est presque trivial, que les fictions narratives ne sont jamais des idiographies.

²⁷ Ce dernier avait pris en linguistique d'autres formes que chez Dilthey ou Bergson, notamment par le biais de métaphores organicistes, ce qui explique la reprise polémique de ce mot par Saussure. Je ne peux développer ce point ; qu'il suffise au lecteur de savoir que ce modèle est violemment rejeté tant par Saussure que par ses maîtres néogrammariens.

²⁸ La linguistique de corpus et les traitements quantitatifs l'éludent aujourd'hui en substituant des régularités statistiques à la généralité telle qu'elle est ordinairement conçue. Il n'est pas certain que le problème soit pour autant résolu, car la régularité statistique efface certains des traits de la généralité propres aux faits linguistiques, et plus généralement culturels. Je songe entre autres à leur caractère prescriptif.

²⁹ On songera à la critique de l'historicisme par Menger, qui me semble présenter des analogies avec l'exigence systémique des néogrammariens. Cf. Menger (1883) et la présentation qu'en fait Nadeau (sans date).

En qualifiant les schémas causaux d'artefact narratif, on ne fait guère que reformuler un principe empiriste déjà énoncé par Hume, tout en élargissant la notion de récit au-delà de son acception littéraire ou anthropologique. C'est qu'il y a de bonnes raisons (cf. les exemples évoqués en II) de penser que le récit a souvent fourni le modèle formel et cognitif de l'explication scientifique (au sens de l'*Erklären* classique). Nonobstant la mise en garde newtonienne, des séries d'événements ont été corrélées sous forme de séquence narrative.

L'épistémologue rétorquera qu'il s'agit alors d'un double artifice, qui commence par la sélection de points jugés remarquables et se poursuit dans la mise en forme diégétique de la séquence. Mais du moins celle-ci maintient-elle l'illusion que l'énumération d'un certain nombre (nécessairement limité) de singularités permet de saisir la trame du *continuum* réel, préservant l'hypothèse que les discontinuités logiques que sont, par exemple, une signification, ou une grammaire, ou un objet social quelconque, ne sont pas radicales, car réductibles en définitive à des phénomènes d'émergence.

Références

- ARCHAEOMEDES (col.) (1998). *Des Oppida aux métropoles*. Paris : Anthropos, Economica.
- BALLY, Charles (1950³). *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Francke.
- BLANCHÉ, Robert (1969). *La méthode expérimentale et la philosophie de la physique*, Paris : Armand Colin.
- BLANCHKAERT, Claude, LÉON, Jacqueline, SAMAIN, Didier (2015). *Modèles et modélisations en sciences du langage, de l'homme et de la société. Perspectives historiques et épistémologiques*, Paris, L'Harmattan (à paraître).
- BRINKMANN, Hennig (1950/1951). « Die Wortarten in Deutschen. Zur Lehre von den einfahren Formen der Sprachen », in Moser (1962), p. 101-127.
- (Col.) (2000). *La modélisation des systèmes de peuplement : débat à propos d'un ouvrage récent, Des Oppida aux métropoles. Les petits cahiers d'Anatole 5/30*, <http://www.univ-tours.fr>.
- GARDINER, Sir Alan (1932). *The Theory of Speech and Language*. Oxford : Clarendon Press.
- GARDINER Alan H. (1989). *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*. Traduction et préface par C. Douay. Villeneuve-d'Ascq : Septentrion.
- GRASSERIE, Raoul de la (1896). *Essai de syntaxe générale*. Louvain : J. B. Istas.
- HJEMSLEV, Louis (1966). *Le langage*. Paris : Minuit.
- HUBERT, René (1922). « Essai sur la systématisation du savoir scientifique », *Revue de métaphysique et de morale* 29, p. 311-358.
- JESPERSEN, Otto (1894), *Progress in Language With Special Reference to English*. London : S. Sonnenschein & Co./New-York : Macmillan & Co.
- (1922). *Language, its Nature, Development and Origin*. London : George Allen & Unwin Ltd/New York : Henry Holt and Company.
- KEPLER, Johannes (1860). *Joannis Kepleri Opera Omnia*, ed. Dr. Ch. Frisch, vol. III. Frankfurt a.M. et Erlangae : Heyder & Zimmer.
- MACH, Ernst (1904). *La Mécanique. Exposé historique et critique de son développement*. Trad. E. Bertrand. Paris : Hermann. (Original allemand paru en 1883).
- MENGER, Carl (1883). *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften, und der politischen Ökonomie insbesondere*. Leipzig : Dunker und Humblot.
- MEYERSON, Émile (1921), *De l'explication dans les sciences*. Payot, Paris 1921.
- MOSER, Hugo (éd.) (1962). *Das Ringen um eine neue deutsche Grammatik*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- NADEAU, Robert (sans date). « Carl Menger et le Methodenstreit », communication faite aux *Journées d'étude sur les « économistes autrichiens 1870-1939 »*, Amiens, 19-21/5/199. http://www.er.uqam.ca/nobel/philuqam/dept/textes/Menger_Methodenstreit1999.pdf.
- NEUMANN, Friedrich (1929). « Die Sinneinheit des Satzes und das indogermanische Verbum », in Moser (1962), p. 128-152.
- NEWTON, Isaac (1726). *Philosophiæ naturalis principia mathematica. Auctore Isaaco Newtono, Eq. Aur. Editio tertia aucta & emendata*. Londini Apud Guil. & Joh. Innys, Regiæ Societatis typographos. pp. 526-30.
- PAUL, Hermann (1880). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Halle : Max Niemeyer.
- (1885). « Wegener, Dr. Ph. Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens (Halle, 1885) », *Literarisches Centralblatt* 36, p. 1230.
- QUINE, Willard van O. (1960). *Word and Object*. Cambridge : MIT.
- RICKEN, Ulrich (1979). *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*. Villeneuve d'Ascq : Septentrion.
- RUHLEN, Merritt (1994). *The Origin of Language : Tracing the Evolution of the Mother Tongue*. New York : John Wiley & Sons.

- SAMAIN (2014a). « À quoi bon l’histoire ? Apories des frontières et illusions monistes », in *Penser l’histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux*. Textes réunis par S. Archaimbault, J-M. Fournier & V. Raby. Lyon, ENS éditions, p. 69-77.
- (2014b). « Entropie et néguentropie de la traduction », *Nouveaux Cahiers de la Recherche en Éducation* (www.usherbrooke.ca/ncre/) & *Zeitschrift für Bildungswissenschaften* 36, p. 179-194.
- (2014c). « La “linguistique” et ses observables. L’exemple des néogrammairiens », *Journal of Language and Language Behavior* (Linguistic Society of St. Petersburg), sous presse.
- (2015a). « Satz oder Syntax. Histoires d’une quadrature. », *Histoire Épistémologie Langage* XXXVII.1. Sous presse.
- (2015b). « Les apories de la signification et leurs solutions précoces », *Actes du colloque « La représentation, entre psychologie et linguistique »*, Dijon, 10/2013, sous presse.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1985[1916]). *Cours de linguistique générale*. Édition critique présentée par T. de Mauro. Paris : Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- SCHLEICHER, August (1868). « Avis akvāsa ka. Eine Fabel in indogermanischer Ursprache », *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slavischen Sprachen* 5, p. 206-208.
- STERNHELL, Zeev (2010). *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*. Paris : Gallimard.
- TRUBECKOJ, Nicolai (1939). « Gedanken über das Indogermanenproblem », *Acta Linguistica*, vol. I, fasc. 2, Copenhagen, p. 81-89.
- VARENNE, Franck (2011). *Modéliser le social. Méthodes fondatrices et évolutions récentes*. Paris : Dunod.
- VOSSLER, Karl (1923). *Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie*. München : Verlag der Hochschulbuchhandlung Max Hueber.
- WEGENER, Philipp (1882). Recension de Paul (1882), *Zeitschrift für das Gymnasialwesen, Philologischer Verein*, 36, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, p. 301-314.
- (1885). *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*. Halle : Niemeyer Verlag.
- WUNDT, Wilhelm (1900). *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. I. *Die Sprache*. Leipzig : Verlag Wilhelm Engelmann.